

Luc Amoros

PRESENTE



A COMME TAUREAU

Une création **2018**

(Spectacle pour les enfants à partir de 7 ans)

A COMME TAUREAU

(SPECTACLE POUR LES ENFANTS)

UNE PRODUCTION DE LA COMPAGNIE LUCAMOROS

Notre affaire à nous, c'est une affaire d'images, née d'une fascination originelle pour les ombres, leur fantastique pouvoir d'évocation; une affaire de transparence aussi, une affaire de présence et d'absence à la fois; une affaire d'écrans jetés entre nos visiteurs et nous, et dont chacun sait qu'ils cachent tout autant qu'ils révèlent. N'ont-ils pas eux-mêmes l'épaisseur d'une ombre ?

Nous dessinons ainsi à grands coups d'ombres, de pinceaux ou de caméras, les franges d'un théâtre insolite, un théâtre d'illusions fabriquées en direct et à vue, entre bricolage et technologie fine, où se jouent arts plastiques, musique et textes, intimement mêlés.

Nous poursuivons notre exploration dans l'espoir de percer, le mystère de l'irrésistible fascination des hommes pour l'image en mouvement.

LES PARTENAIRES DE CETTE PRODUCTION

Avec le soutien du: **CREA de Kingersheim**

La Compagnie Lucamoros est en convention avec le Ministère de la Culture et de la communication-Direction Régionale des Affaires Culturelles d'Alsace-Champagne-Ardenne-Lorraine, et régulièrement soutenue par le Conseil Régional Grand Est, la Ville de Strasbourg ainsi que le conseil départemental du Bas-Rhin.

L'EQUIPE

Écriture, Mise en scène : Luc Amoros / **Artistes en scène** : Brigitte Gonzalez
Technique : Vincent Frossard / **Administration** : Mathieu Desanlis / Diffusion : Agence sine qua non

A COMME TAUREAU

J'ai lu quelque part qu'une langue indienne du Mexique ne serait plus guère parlée que par deux de ses locuteurs. Les deux derniers usagers de cette langue en voie de disparition imminente seraient des cousins qui se font la tête. Autant dire qu'ils ne se parlent plus ! Une ancestrale querelle de famille, dont, bien entendu, ni l'un ni l'autre ne se rappellent le motif, les aurait fâchés définitivement.

Toutes les langues n'ont pas d'histoire ; combien d'entre elles ont disparu sans laisser de trace quand les derniers à pouvoir les parler rendirent leur dernier souffle ? Seuls ont une histoire les langues que l'on a fixées par l'écriture.

Si nos deux compères mexicains ne parlent plus entre eux la langue que seuls, ils peuvent encore faire vivre, que dire des langues déjà mortes ? Eh bien, on peut aujourd'hui parler des langues mortes, raconter l'histoire des mots qui les ont faites et aussi, bien-sûr, des lettres qui les composent, parce qu'un jour, certains hommes, dans certains endroits de la terre, ne se sont plus contentés de la seule parole pour dire les choses, le monde qui les entouraient. Peut-être est-ce de la parole des autres qu'ils ne se sont plus contentés, d'ailleurs ; trop volatile, trop inconstante, trop tentée de chevaucher la première brise venue ? Quoiqu'il en soit, par méfiance ou par sagesse, ils ont eu besoin de fixer cette parole, un peu comme un papillon qu'on épingle. Ce besoin est vite devenu nécessité. L'écriture est ainsi née, et avec elle la lecture ; Ces mots écrits, et les lettres qui les font, même s'ils ne se disent ni ne s'échangent plus depuis longtemps, ont une histoire parce qu'ils ont, un jour, été écrits. Ce sont quelques petits bouts de cette histoire que nous avons rassemblés pour les raconter, en images et en musique.

En images parce qu'écrire, même si on l'a oublié, c'est avant tout former des images ; pour les plus anciennes, gravées dans l'argile, dans la pierre, dans le bois, peintes sur écorce, sur papyrus ; pour nous, aujourd'hui, écrire, c'est encore dessiner, du bout de nos stylos, ces images familières, sans plus guère les pleins et les déliés de nos grands-parents, c'est aussi et surtout, presser sur des touches qui se chargent de reproduire, sur un écran lumineux, des traces formatées, sans fantaisie, à l'infini. Mais, savez-vous, qu'à l'origine, chacune de ces traces abstraites était l'image d'une chose ou d'un être bien concret, que notre A d'aujourd'hui représentait, par exemple, un taureau ? Et le B une maison ? Quant au E, c'était l'image d'un homme en prière.

Mais, même ! Il nous semble qu'avant de vouloir fixer, sur quelque support que ce soit, une parole intelligible, un message sensé, les hommes ont ressenti l'irrésistible envie de laisser une trace, graphique, de leur passage, une empreinte, plastique, de leur présence au monde.

Nous voulons aussi vous la raconter en musique, cette histoire, parce que les mots écrits, autant que des signes visuels, sont une musique. Tous gardent, dans le mystère de leurs lacis, la mémoire de leur sonorité ; la musique des mots dits, paroles en l'air, parole libre soumise aux aléas, aux intempéries ; soumise aussi à la voix de ceux qui les disent ; aigre, chaude et ronflante, de stentor ou de rossignol.

SUR SCENE :

C'est une comédienne, seule en scène, et son écritoire ; une surface plane et verticale, tour à tour tablette d'argile, plage de sable, papyrus, peau tendue ou fragment de ciel étoilé. Cette surface plane est son écritoire pour raconter les signes de l'écriture, peut-être aussi ceux d'avant les signes de l'écriture.

Mais son écritoire, c'est aussi tout l'espace de la scène, son corps entier devenant alors instrument d'écriture, écriture elle-même. Une écriture fugace, sans traces, s'effaçant en même temps qu'elle s'écrit, aussitôt qu'elle est lue.

Les histoires qu'elle y raconte ? Les balbutiements de l'écriture, oui, mais aussi ce qui s'ensuit ; des histoires de lecture, cette aptitude magique à traduire instantanément ces énigmatiques images que sont les lettres qui forment les mots et les phrases entières ; histoires aussi de ceux pour qui la lecture, avant d'être l'objet de jubilation que chacun devrait être en droit de connaître, est tout simplement un miracle, un seuil vers l'émancipation et l'épanouissement.



A COMME TAUREAU

TEXTE INTÉGRAL ET PREMIERS ÉLÉMENTS DE MISE EN SCÈNE

Le sol de la scène est constitué d'un grand papier kraft brun. La comédienne entre, fait le tour de la scène en répandant de la farine au sol à l'aide d'un tamis. Elle a aux pieds des semelles à trace d'oiseau.

N comme neige !

Quand je parle de la neige, je dis des mots doux et froids à la fois, doux comme la fourrure, et froids comme une griffure, d'ours polaire en colère. Pour dire la neige, je raconte qu'en agitant son édredon, Dame Nuage a répandu, sur tout le paysage, mille duvets et plumes blanches,

Elle sort, d'une valise réfrigérée, des mots en glace (environ 10 cm de haut) qu'elle accroche à l'envers à un fil à linge tendu au dessus de la scène, au lointain. Elle chantonne :

"Tes pas dans la neige font comme des mots

Petits mots d'amour en pattes d'oiseaux

Traces dans la neige ne dureront pas

Le vent soufflera, les effacera"

puis dit :

L'autre jour, des mots étranges ont tinté à mes oreilles ! Des mots frais et sonores qui tentaient de faire des phrases ; des mots frissonnants, des mots qui claquaient

des dents. Comme une pluie qui crépite, le son guilleret du torrent. Plus étrange encore ! Entre les gouttes, j'ai reconnu ma voix, oui, ma propre voix. Et puis, je me suis rappelé. Ces mots, ces phrases, je les avais prononcés au début de l'hiver, ce fameux hiver si froid. Je me suis rappelé qu'aussitôt prononcés, mes mots avaient gelé, oui, gelé, les mots, que j'avais prononcés ; dans un tintement de grelot, un sanglot de cristal. Et le silence, c'est fatal, a duré tout l'hiver. Alors, forcément, mes mots, je les avais oubliés. Et l'hiver a duré. Enfin, jusqu'à l'autre jour, où des mots étranges ont tinté à mes oreilles. Des mots frais et sonores qui tentaient de faire des phrases, comme une pluie de perles. Des phrases qui disaient, au son guilleret du torrent : A bas l'hiver et vive le printemps !

P comme pluie !

Quand je veux raconter la pluie, je choisis des mots qui gouttent, des mots qui inondent la route, des mots qui mouillent et débarbouillent, des mots qui tombent et rebondissent et des gros mots de vaches qui pissent. Des mots qui font flic flac, des mots à pieds joints dans les flaques.

Elle allume la lumière qui projette au sol, en avant-scène, le texte à l'endroit. Les lettres en glace accrochées à l'envers disent : "*L'hiver est mort, vive le printemps*". Les mots gouttent et tomberont tout au long des scènes suivantes. Elle va chercher une autre valise.

Elle s'assied à l'avant-scène cour. Elle sort ses ingrédients de la valise. Elle les mélange et pétrit sa pâte.

N comme nuit !

Le théâtre, c'est fait pour inventer la nuit. Quand la nuit nous manque ; la vraie nuit, la nuit noire. La nuit qui fait un feu pour conter des histoires.

Mon ami Eduardo m'a dit que dans l'île d'Haïti, on ne peut conter que la nuit. Enfin, conter des contes, quoi. A l'entendre, quiconque conte ses contes en plein jour, s'expose aux pires ennuis.

Eduardo m'a dit, par exemple, que les montagnes pouvaient, soudain, te jeter des pierres, et que ta propre mère pouvait, tout d'un coup, se mettre à faire le chien, oui, le chien, quat'pattes, museau et tout l'tintouin. C'est ce que m'a dit Eduardo. Eduardo a toujours raison ; enfin, souvent.

Il m'a dit qu'en Haïti, on ne peut raconter de contes que la nuit, oui.

Mais même ici, loin d'Haïti, la nuit, c'est plus facile. C'est plus facile de trouver ses mots à l'heure où les mots vont boire, les mots pour conter les histoires.

Elle étale sa pâte.

Car, comme les étoiles, les mots tintent dans le noir ; les mots scintillent, en constellations. Oui, en constellations, comme la Grande Ourse ou le Centaure, ou bien comme Cassiopée ; tiens, Cassiopée, en voilà une de belle constellation...

Elle découpe la pâte en tablettes.

A comme Argile !

Qu'ils étaient lourds, les cartables, en, ce temps-là !

Quand les écoliers du désert gravaient leurs mots sur des tablettes. Des tablettes d'argile qu'il fallait pétrir, aplatir, et, après y avoir buriné quelques lettres, laisser sécher au soleil pour pouvoir les relire. Et pas question d'y glisser deux doigts ou de double-cliquer pour changer de page. Tes doigts s'y seraient enfoncés, gravant ton empreinte pour l'éternité. Les pages s'empilaient comme des briques, le poids des mots était astronomique et pour porter un dictionnaire, dix chameaux étaient nécessaires.

Elle fait des empreintes avec les pattes d'un petit oiseau-jouet.

W comme Cassiopée !.....

Mais, Cassiopée, ça ne commence pas par un W !

Non, mais ça en a la forme. Oui, la forme d'un grand W, là-haut dans le ciel, ou d'un grand M selon qu'on est au début ou à la fin de la nuit. Une grande lettre formée d'étoiles. Un grand W tracé avec des étoiles qui brillent dans la nuit claire.

Elle enfourne sa pâte dans un four posé au lointain et revient.

Une fois qu'on les connaît par leur nom, les constellations, eh bien, le ciel, ça devient comme un grand livre ouvert. Limpide et clair. Un grand livre plein d'histoires.

Moi, je ne vais pas vous raconter d'histoires. Je veux juste vous parler des mots. Enfin, les mots qui font les histoires. Car, sans mots, pas d'histoires !

Elle range ses affaires dans la valise qu'elle emporte, va chercher sa palanche (2 paniers d'osier pleins de peinture reliés par un bambou qu'elle porte sur les épaules) et revient.

A comme Taureau !

En ce temps-là, les mots ne s'écrivaient pas. On les dessinait.

Pour écrire le mot maison, on dessinait une maison, une maison de ce temps-là.

Pour écrire le mot soleil, on dessinait un soleil.

Pour écrire le mot fenêtre, on dessinait d'abord la maison, et puis le soleil dedans. C'est ça, non, une fenêtre ? Le soleil qui entre dans la maison. Pour écrire le mot homme, on dessinait un bonhomme. Pour écrire le mot amour, on dessinait le même bonhomme avec un soleil dedans. C'est vrai, c'est ça l'amour, c'est quand on a du soleil en dedans.

Elle trempe un pied dans un des paniers et dessine, avec le pied, son premier signe.

Bon, ça, c'est bien ; le mot amour. Mais les sons de l'amour, c'est bien difficile de les dessiner, les sons de l'amour : Ah ! Aaaaaaah ! Et les sons du chagrin, Ah, aaaah ! Les sons du rire, Hahahaha, et ceux de la colère, Haaah ! Ceux de la peur, Ahh ! Les sons de la joie et les sons de l'ennui : Aaaahhhh!

Enfin bref, les sons au lieu des choses, quoi ! Les sons des choses. Ah ! Aaaaaaah ! "A", hein, le son A, comment on écrirait le A ?

Elle répète l'opération et dessine son deuxième signe.

Pour ça, si on cherchait un mot dont le premier son est "A". Abricot, par exemple, oui, A comme abricot. Pour dessiner le son A, on dessinerait un abricot, parce que "Abricot" ça commence par le son A. Et voilà, le tour serait joué ; finalement, c'est simple comme abricot !

B comme Brebis, par exemple !

Bêêêêê, c'est la voix de la brebis qui bêêêêê.

S comme serpent !

SSSS, c'est la voix du serpent qui sssssiffle sur nos têtes.

R comme Roulement !

RRRR, c'est le son du tambour, du rrrronflement de papa qui dort.

L comme Aile !

L, c'est un bruissement d'aile, d'ange ou de pipistrelle.

Elle dessine son troisième signe.

Bon mais voilà, c'est pas chez nous qu'on a inventé ça. C'est pas chez nous du tout. C'est ailleurs, ailleurs ou quelque part. Et les mots, ailleurs c'est déjà pas les mêmes que chez nous, alors les sons, vous imaginez, les sons, quelque part, ailleurs que chez nous ? Alors, pour le "A", c'est pas un abricot qu'il ont choisi. Ils ont choisi de dessiner un taureau.

Vous me direz, "Taureau", ça ne commence pas du tout par le son A. Alors, pourquoi "Taureau", hein ? Mais c'est que "Taureau", ça ne se dit pas du tout taureau, ailleurs.

Taureau, ailleurs, ça se dit "Aleph". Et "Aleph", ça commence bien par le son A, non ?

Elle dessine son quatrième signe.

Finalement, c'est seulement sa tête, au taureau, qu'ils ont dessinée, , et c'est bien suffisant. Sinon, il aurait pris bien trop de place le "A" s'il avait fallu dessiner sa carcasse ; et puis ses pattes et puis sa queue, au taureau !

Elle se met à découper le dernier A qu'elle a peint au sol.

Quoiqu'on en lise ou qu'on en dise, aleph ou taureau, ce sont des mots. Des mots qu'on lit, des mots qu'on dit, comme : ...

Elle fait tomber ses ciseaux.

Meeeeerde !

Oh , pardon !

Quand ainsi, un mot t'échappe, un mot dont tu ne t'es pas méfié, un mot que tu n'as pas surveillé ; inutile que tu le rattrapes, il est trop tard, il a glissé hors de ta bouche, comme le savon sous la douche.

Elle saisit le carré de papier découpé (50 cm sur 50 cm) et va l'accrocher sur le fil des mots gelés qui auront fondu.

Et puis, un jour, on l'a mise à l'envers, sa tête, oui, la tête à l'envers. C'est vrai qu'il tient mieux comme ça, le "A", sur ses deux pattes, enfin sur ses deux cornes, je veux dire.

Elle découpe un papier vierge au sol. Elle le plie et y découpe des étoiles en ribambelle.

B comme Bonjour !

Ça va ? Bonjour ! Ça, c'est des mots de tous les jours ...

Il y a les mots de tous les jours et puis les mots du dimanche, ceux qui sortent en chemise blanche comme :

Scarabée, scaphandrier, taciturne, cothurne, atrabilaire, tambourinaire, tentaculaire, mélancolique, neurasthénique, hypocondriaque, aphrodisiaque, acariâtre, amphithéâtre, bibliolâtre, opiniâtre, pédopsychiatre, acrimonieux, ignominieux, miséricordieux, asphodèle, aspérule, ambroisie, millepertuis, saufconduit, chèvrefeuille, passiflore, conquistador, Melchior et Balthazar, nectar, hydrocanthar...

Oui, ceux-là, vraiment, on ne les dit presque jamais, heureusement.

Il y a ceux qu'on ne sait même pas prononcer : alambiqué, emberlificoté, tarabiscoté, sophistiqué, amphigourique, énigmatique, labyrinthique, dédaléen, inextricable, indébrouillable, inorthographiable, préjudiciable, pithécantrophe, ptérodactile, avrilopisciphile, colombophile, immarcessible, irréfrangible, inextinguible, parcimonieusement , rhinotilleximaniaque, élégiaque, mythomaniaque...

Elle va accrocher le papier découpé sur le fil au lointain. Elle allume la lumière qui projette l'ombre des étoiles sur tout le sol de la scène. Elle sort.

Elle revient avec deux valises, les dispose de part et d'autre de la scène et les ouvre.

S comme silence !

Pour dire le silence, je cherche, au fond de mes vieux tiroirs, les mots cachés sous les mouchoirs ; des mots en feutre, des mots tus, des "motus et bouche cousue".

Et si, avant de parler, nous tournions notre langue sept fois dans la bouche !

Juste pour donner sa chance au silence.

Car, le silence, ce n'est pas ce que l'on pense ! Le silence, c'est le meilleur ami des mots. C'est le silence qui donne aux mots le temps d'exister, c'est le silence qui les aide à pousser. Il donne aux mots le temps d'éclorre et le pouvoir d'être dits haut et fort. Le temps de leur faire de belles racines, aux mots, et des feuilles luisantes, comme le fait l'eau pour les plantes ; car il leur faut le temps, aux mots, de bien

déplier leurs rameaux, et leurs branches. Les mots sans le silence ne sont que mauvaises herbes, qui prennent toute la place. Les mots sans le silence finissent par tout étouffer.

Tout en disant le texte sur le silence, elle extrait des valises et les déploie, des rouleaux de kraft qu'elle accroche à d'autres fils à linge tendus au dessus de la scène; les bandes de kraft déployées font comme des colonnes de pierre. Elle explore le labyrinthe de colonnes. Grâce à sa lampe frontale, elle révèle, en ombres, des écritures inconnues gravées.

Certains mots peuvent aussi tomber dans le silence ; certains mots et même certaines langues.

Les langues que plus personne ne parle finissent dans le silence ; dans le silence et dans l'oubli. Enfin, les langues qu'on n'a pas écrites, parce que personne n'en a eu l'idée, ni éprouvé le besoin.

Elle s'assied à l'avant-scène, lumière basse et concentrée, et raconte.

J'ai lu quelque part qu'une langue indienne du Mexique ne serait plus guère parlée que par deux personnes, deux personnes seulement ; vous me direz : deux personnes, ça suffit pour se parler. Enfin, se parler encore un peu, avant que la mort ne surprenne l'une d'entre elles et que l'autre se retrouve sans voix. Bon, on peut aussi se parler tout seul, j'en connais qui se parlent tout seuls, et à haute voix même. Mais bien-sûr, ceux-là sont un peu "zinzin".

Mes deux types du Mexique, les deux derniers à savoir parler leur langue sont même des cousins. Mais des cousins ... qui se font la tête ! Autant dire qu'ils ne se parlent plus ! Et je crois même qu'ils ne se sont jamais parlé. Ce sont leurs parents ou bien leurs grands parents qui un jour se sont fâchés et qui ont transmis cette fâcherie à leurs enfants et leurs petits-enfants, comme un héritage. C'est comme ça que ces deux vieux idiots ont fait mourir leur langue ; de leur vivant. Et dire que ça nous arrive, à nous aussi, de ne plus nous parler, de nous brouiller, parfois même avec notre meilleur ami ; c'est ça, la première chose à laquelle on pense, la première chose qu'on se dit c'est : j'te parle plus ! C'est ça non ? On est fâchés, alors, on s'parle plus. C'est idiot !

Mon ami Eduardo m'a dit qu'un peuple entier a fini par s'éteindre, dans un village du fond de la forêt, là-bas au bord du fleuve Orénoque. Eduardo m'a dit que quand la dernière personne a fini par mourir, elle n'a pas emporté le secret de sa langue avec elle ; à cause de cette histoire de perroquets. Oui, de perroquets. Il faut dire que ce village-là était entouré de perroquets.

Il y avait aussi, bien-sûr, comme partout là-bas, singes et tapirs, en pagaille, boas et colibris, à foison ; le jaguar y rôdait parfois, le caïman très souvent. Mais jamais autant que les perroquets. Partout, des perroquets. Et quand les perroquets ne jasant pas, ils écoutent, et puis ils répètent, ils imitent ; Ils imitent et répètent ce que les hommes disent. Et ils avaient eu le temps de les entendre, les hommes, quand ils partaient pour la chasse ou pour la pêche ; ils avaient eu le temps de les entendre, les femmes et les enfants, pendant leurs longues veillées, quand les anciens chantaient, autour du feu, de vieilles et mystérieuses chansons...

Les perroquets vivent longtemps, comme les tortues et les baleines, bien plus longtemps que nous autres pauvres humains. Mon ami Eduardo m'a dit que quand la dernière personne de la tribu du fond de la forêt, là-bas au bord du fleuve Orénoque, quand la dernière personne mourut, sa langue ne disparut pas avec elle. Elle fut parlée, sa langue, pendant de longues années encore, dans les nids perchés au sommet des grands arbres, à travers les branches mêlées des acacias et des sapotilliers, pendant les longs vols planés au-dessus des remous du grand fleuve,

par ces merveilleux oiseaux au plumage coloré, ces oiseaux beaux et bavards qu'on appelle "perroquets".

Eduardo a toujours raison, enfin, souvent.

Elle se lève et va chercher ses tablettes dans le four. Elle les découpe (autant de parts que de spectateurs). Elle les dépose enfin dans un panier et les offre au premier spectateur en lui signifiant de les distribuer à ses voisins et en concluant :

Qu'ils étaient lourds, les cartables, en ce temps-là ! Qu'ils étaient lourds, à l'aller comme au retour ; car les écoliers du désert, les écoliers de ce temps-là, ne mangeaient pas leurs cahiers.

Elle sort et c'est fini, youpi !

A COMME TAUREAU

ELEMENTS TECHNIQUES PROVISOIRES

Contact : Frossard Vincent, régisseur / vincent@lucamoros.com / 06.08.64.36.50.

Espace de jeu : Plateau de théâtre avec accroches et de préférence à plat.
Dimensions minimum : 10 m de mur à mur, 6 m d'ouverture au cadre, 7 m de profondeur, 4,50 m de hauteur.

Jauge : 120 personnes **Durée** : 50minutes

Électricité : 18 circuits gradués d'un kilowatt.

Lumière : La compagnie apporte son jeu d'orgue

Ce que devra fournir l'organisateur :

15 PC 1 KW dépoli / Gélamines Lee 152

1 Horiziode 1 KW

2 découpes courtes 1 KW / Gélamines Lee 152

Son : en cours

Planning : 1 service de montage pour un machiniste et un régisseur lumière en plus du régisseur de la compagnie. 2h de filage technique à l'issue du montage.

Deux heures de démontage/chargement pour deux techniciens en plus du régisseur de la compagnie.

Diffusion : Agence SINE QUA NON
02 51 10 04 04
info@agence-sinequanon.com
www.agence-sinequanon.com



compagnie
LUCAMOROS

Tél : 00 33 (0)3 88 35 10 06

www.lucamoros.com

Contact : Mathieu Desanlis / 00 33 (0)6 85 40 15 06/ mathieu@lucamoros.com